

Études littéraires africaines

« *An eternal sea unites our people* » : la Chinafrique par l'océan dans *The Dragonfly Sea* d'Yvonne Adhiambo Owuor

Aurélie Journo



Number 52, 2021

De la Chinafrique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087066ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1087066ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Journo, A. (2021). « *An eternal sea unites our people* » : la Chinafrique par l'océan dans *The Dragonfly Sea* d'Yvonne Adhiambo Owuor. *Études littéraires africaines*, (52), 71–86. <https://doi.org/10.7202/1087066ar>

Article abstract

The Indian Ocean, renamed « Dragonfly Sea » in Yvonne Owuor's latest novel, is undoubtedly one of its main characters. This oceanic space is figured as a bridge between the tiny Kenyan island of Pate and huge and tentacular China, the expanse on which the characters' paths cross and a behind-the-scenes space where world conflicts, global terrorism and trafficking take place. By rewriting Chinese admiral Zheng He's expeditions to the East African coasts into Ayaana's – « the Descendant » – voyage to China, the novel seeks to replace Sino-African relations in their centuries-long history and within the interconnected oceanic space. By shifting the focus from the West to the East, the novel's thalassocentric approach and its cartographic, genealogical and rhizomatic writing endeavour to reconfigure the discourses and representations that surround Sino-African relations.

« AN ETERNAL SEA UNITES OUR PEOPLE » : LA CHINAFRIQUE PAR L'OCÉAN DANS *THE DRAGONFLY SEA* D'YVONNE ADHIAMBO OWUOR

Résumé

L'océan Indien, rebaptisé « mer des libellules », est à bien des égards le personnage principal du dernier roman de l'écrivaine kényane Yvonne Owuor. Il est tout à la fois un pont qui relie la minuscule île kényane de Pate à la Chine, immense et tentaculaire, un espace où se croisent les trajectoires des personnages et le lieu où se joue, comme en coulisses, un certain nombre de conflits liés au terrorisme international ou à divers trafics. Espace de migrations et d'échanges, du voyage de l'explorateur chinois Zheng He vers les côtes africaines au XV^e siècle à celui d'Ayaana, présentée comme sa « Descendante », vers la Chine contemporaine, il est l'objet dans le roman d'une cartographie spatiale et temporelle qui resitue les relations entre Chine et Afrique dans le temps long et dans le monde de l'océan Indien. Déplaçant le regard de l'Occident vers l'Extrême-Orient, l'approche « thalassocentrée » de ce roman et son écriture, cartographique, généalogique et rhizomatique, travaillent à une reconfiguration des imaginaires de la Chinafrique.

Mots-clés : relations sino-africaines – nouvelle thalassologie – Yvonne Owuor – océan Indien.

Abstract

The Indian Ocean, renamed « Dragonfly Sea » in Yvonne Owuor's latest novel, is undoubtedly one of its main characters. This oceanic space is figured as a bridge between the tiny Kenyan island of Pate and huge and tentacular China, the expanse on which the characters' paths cross and a behind-the-scenes space where world conflicts, global terrorism and trafficking take place. By rewriting Chinese admiral Zheng He's expeditions to the East African coasts into Ayaana's – « the Descendant » – voyage to China, the novel seeks to replace Sino-African relations in their centuries-long history and within the interconnected oceanic space. By shifting the focus from the West to the East, the novel's thalassocentric approach and its cartographic, genealogical and rhizomatic writing endeavour to reconfigure the discourses and representations that surround Sino-African relations.

Keywords : Sino-African relations – new thalassology – Yvonne Owuor – Indian Ocean.

En octobre 2018, au cours du « Churchill Show », une émission populaire kényane diffusée sur NTV¹, le comédien David Ndambuki (« Churchill ») invite sur scène une jeune chinoise, Lei, et, dans un dialogue qui mêle swahili, mandarin et anglais, met en scène les relations sino-kényanes contemporaines. Les liens d'amitié, voire d'amour entre les deux peuples y sont sous-tendus par la dette du Kenya à l'égard de la Chine² et, dans ce jeu où alternent répétition du discours officiel et résistance à celui-ci, on mesure les ambiguïtés des relations sino-kényanes, liées à cette dépendance économique.

Cette thématique apparaissait déjà dans une nouvelle de Billy Kahora, parue en 2007 dans *Kwani ?* et intitulée « Selling World Power »³. Inspirée d'un fait divers, elle raconte l'escroquerie dont est victime Jeminah, séduite par la promesse d'enrichissement rapide offerte par Han So, un homme d'affaires chinois caricatural. Dans le discours médiatique et littéraire kényan, la Chine est ainsi avant tout perçue comme une puissance mondiale émergente et néocoloniale, un modèle de réussite économique trompeur qui soumet les économies africaines à une dette impossible à rembourser.

À rebours de ce discours, le dernier roman de la Kényane Yvonne Owuor, *The Dragonfly Sea*⁴, propose de repenser ce qui est perçu comme une « invasion » chinoise et de le reconfigurer en un « retour »⁵ de la Chine en Afrique, par un décentrement du regard vers l'océan. « Une mer

¹ « The Churchill Show », NTV, 21 octobre 2018, à partir de 30'08 ; en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=_M9mEVQ3tB8&list=PL1gcL91fTj5LFhJ_A (c. le 28-10-2020).

² Selon un article récent, les emprunts kényans à la Chine s'élevaient à 21 % de sa dette extérieure – HERBLING (David), « China Delays \$245 Million of Kenyan Government Debt Payment », *Bloomberg*, 20 janvier 2021 ; en ligne : <https://www.bloomberg.com/news/articles/2021-01-20/china-allows-kenya-to-delay-245-million-jan-june-debt-payments> (c. le 22-01-2021). La dette kényane est passée de 756 millions de dollars en 2014 à 6,47 milliards de dollars en décembre 2020 – OLANDER (Eric), « Kenya-China Debt Relief Talks Stall », *China-Africa Project*, 10 juillet 2021 ; en ligne : <https://chinaafricaproject.com/2020/07/10/kenya-china-debt-relief-talks-stall/> (c. le 22-01-2021).

³ La nouvelle a d'abord paru dans *Kwani ? 4* (Nairobi : Kwani Trust, 2007, 432 p. ; p. 350-365) et a été reprise sous le titre « World Pawa », dans le recueil *The Cape Cod Bicycle War and Other Stories* (Athens : Ohio University Press, 2019, 297 p. ; p. 151-171).

⁴ OWUOR (Yvonne Adhiambo), *The Dragonfly Sea*. New York : Vintage Books, 2020, 489 p. ; désormais abrégé en *DF*.

⁵ L'autrice propose d'utiliser la notion de retour pour remettre en cause l'idée répandue selon laquelle la présence chinoise serait comparable à la colonisation européenne – voir « *The Dragonfly Sea* / Yvonne A. Owuor (Book Chat) » [entretien de l'autrice avec Maimouna Jallow au Festival d'Ake, le 25 octobre 2020], 1 h 13 mn ; 24'00 ; disponible sur Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=Q1Oq_GUACw (c. le 20-10-2020).

éternelle unit nos peuples »⁶, telle est la façon dont une délégation chinoise y décrit le lien qui unit Chine et Kenya. Cette formule résume l'approche d'Yvonne Owuor, qui réexamine les relations sino-africaines en les replaçant dans le temps long et dans l'espace océanique de la route maritime de la soie, déjà empruntée au xv^e siècle par l'amiral Zheng He⁷, figure-clé du roman. Que cette image soit reprise dans les discours politiques chinois contemporains paraît particulièrement révélateur à l'autrice, qui souligne la nécessité de revoir la relation sino-africaine à travers le prisme du passé⁸.

Ce roman se distingue donc tout à la fois des romans « afropolitains » en ce qu'il « délocalise [l']expérience du monde occidental [...] vers l'Extrême Orient »⁹ et des romans sur la présence chinoise en Afrique qui mettent en lumière l'exploitation des richesses du continent, car il aborde la relation sino-africaine par l'océan. Ce décentrement rejette à la marge le monde occidental, quasiment absent du roman, pour placer en son cœur la relation qui unit deux espaces très inégaux : d'une part, la minuscule île swahilie kényane de Pate, à la fois nodale et marginale, même par rapport au Kenya dont elle dépend ; d'autre part, la Chine, immense en comparaison.

En adoptant cette perspective « thalassocentrée » et en retraçant l'histoire d'Ayaana, une jeune habitante de Pate qui part étudier en Chine, Yvonne Owuor dessine une cartographie intime et affective de cet océan commun qui relie mais sépare aussi ces deux espaces, sans passer sous silence les rapports de forces qui s'y jouent. Après un bref retour sur l'histoire vraie dont s'inspire le roman, nous étudierons les effets produits par l'adoption de cette perspective, tant sur la description des liens qui unissent Chine et Afrique que sur l'écriture elle-même. Enfin, nous nous attacherons à montrer la façon dont le roman procède, par cette écriture même, à un travail de reconfiguration des imaginaires de la Chinafrique.

⁶ « *An eternal sea unites our people* » (DF, p. 156). Sauf mention contraire, toutes les traductions sont de nous.

⁷ Zheng He serait né vers 1370 dans une famille musulmane du Yunnan. Lorsque la dynastie chinoise de Hongwu conquiert la région, il est castré puis enrôlé au service de l'empereur Yongle, et il deviendra amiral de la flotte de haute mer qu'il a contribué à créer.

⁸ Voir : ADELMAN (Karen), OWUOR (Y.A.), « Crossing the Sea : PW Talks with Yvonne Adhiambo Owuor », *Publishers' Weekly*, Dec. 14, 2018 ; en ligne : <https://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/authors/interviews/article/78857-crossing-the-sea-pw-talks-with-yvonne-adhiambo-owuor.html> (c. le 08-11-2020).

⁹ SAPIRO (Gisèle), « Le livre de la mer », *En attendant Nadeau : journal de la littérature, des idées et des arts*, 18 juin 2019 ; en ligne : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/06/18/livre-mer-owuor/> (c. le 12-03-2020).

Aux sources du roman

Le roman s'inspire d'une histoire vraie : celle de Mwamaka Sharifu, une jeune habitante de Pate. Au début des années 2000, des fouilles archéologiques révèlent la présence sur l'île de traces d'une présence chinoise très ancienne, remontant à l'ère Ming (XIV^e-XVII^e siècles), parmi lesquelles des pierres tombales¹⁰. La légende raconte qu'une tempête aurait causé le naufrage d'une partie de la flotte du célèbre amiral Zheng He au cours de sa septième expédition, vers 1430, et que certains marins se seraient échoués sur Pate et s'y seraient installés. Une autre trace de cette présence serait un quartier de l'île, appelé Shanga, dont le nom viendrait de la ville de Shanghai¹¹. En 2002, une équipe de chercheurs kényans et chinois pratique des analyses ADN à Pate pour chercher à révéler, scientifiquement, une ascendance chinoise des habitants de l'île. À la suite de ces tests, et bien que leurs résultats ne soient jamais officiellement rendus publics, le gouvernement chinois octroie à Mwamaka Sharifu, alors âgée de dix-neuf ans, une bourse d'étude et elle part étudier la médecine traditionnelle en Chine, où elle réside toujours aujourd'hui. Son départ en 2005 coïncide symboliquement avec le 600^e anniversaire du premier voyage de Zheng He dans l'océan Indien.

La mise en scène médiatique dont fait l'objet la découverte de « descendants chinois » en Afrique vient appuyer les discours de politique étrangère chinoise vis-à-vis de l'Afrique (suivis de projets de constructions bien réels¹²), notamment ceux qui apparaissent au début des années 2000, à l'occasion des premiers Forums sur la coopération sino-africaine¹³. Ceux-ci soulignent le lien qui unit des « cultures très anciennes », « deux civilisations antiques », et qui est fondé sur une amitié « qui plonge ses racines

¹⁰ BART (François), « Chine et Afrique, une longue histoire, une nouvelle donne géographique », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n°253-254, 2011, p. 193-208 ; p. 194. Voir aussi : BITA (Caesar), « Ancient Afro-Asia Links : New Evidence from a Maritime Perspective », *MUA Image and Documents Collection* ; en ligne : <http://www.themua.org/collections/items/show/1195> (mis en ligne en novembre 2011 ; c. le 23-01-2021).

¹¹ L'étymologie du nom « Shanga » est toutefois largement contestée, d'autant que le quartier de Shanga serait antérieur à la création de Shanghai – voir : YORK (Geoffrey), « Tiny Kenyan Island Questions Tale of the Dragon », *The Globe and Mail*, March 30, 2011 ; en ligne : <https://www.theglobeandmail.com/news/world/tiny-kenyan-island-questions-tale-of-the-dragon/article4263287/> (c. le 15-01-2021).

¹² La construction du port en eaux profondes de Lamu, opérationnel depuis juin 2021, fut ainsi réalisée notamment par une entreprise chinoise, la China Communication Construction Company – voir : YORK (G.), « Tiny Kenyan Island Questions Tale of the Dragon », *art. cit.*

¹³ Également désignés par l'acronyme FOCAC : Forum on China-Africa Cooperation.

dans la profondeur des âges »¹⁴. Celle-ci remonterait aux expéditions navales de Zheng He au xv^e siècle, point d'orgue de siècles de contacts entre la Chine et l'Afrique, inscrits dans le vaste espace d'échanges de l'océan Indien¹⁵. Les discours officiels chinois célèbrent Zheng He¹⁶ comme celui qui devança Vasco de Gama, mais le présentent aussi comme un émissaire pacifique, qui échangeait des présents avec les peuples rencontrés : on pense notamment à la girafe envoyée en Chine par un prince de Malindi, que l'on retrouve dans des manuscrits de l'époque¹⁷. Cette historiographie officielle décrit ainsi les rapports anciens entre Chine et Afrique comme pacifiques, essentiellement commerciaux et diplomatiques, adoucissant l'image d'une puissance mondiale potentiellement expansionniste et prolongeant les discours de solidarité tiers-mondiste des années 1960¹⁸.

Cette histoire et les discours qui l'accompagnent sont mis en scène et réécrits dans le roman au moyen des migrations de différents personnages à travers l'océan Indien, dont Ayaana, la protagoniste. Si celle-ci peut à première vue apparaître comme un double fictionnel de Mamwaka Sharifu, sa trajectoire l'en distingue radicalement¹⁹ puisqu'elle rejette l'enseignement qui lui est proposé en Chine²⁰ pour rentrer à Pate où elle devient navigatrice.

¹⁴ Propos de Jiang Zemin et Hu Jintao respectivement (Forum sur la coopération sino-africaine, 2000), cités dans : MBABIA (Olivier), *La Chine en Afrique*. Paris : Ellipses, 2012, 160 p. ; p. 91.

¹⁵ Voir : NOIREL (Philippe), « Les relations économiques afro-asiatiques dans l'histoire globale », *Revue Tiers Monde*, n°208 (*Économie politique tricontinentale : les nouveaux paradigmes suds-suds*), octobre-décembre 2011, p. 27-44 ; p. 34.

¹⁶ François Bart souligne que Zheng He, « peu connu en Europe, est par contre une célébrité pour les Chinois, tant l'ampleur de la flotte des jonques chinoises croisant jusqu'aux côtes africaines dès le xv^e siècle est objet de fierté » – BART (F.), « Chine et Afrique, une longue histoire, une nouvelle donne géographique », *art. cit.*, p. 194. Sa navigation sur l'océan Indien a par ailleurs fait l'objet d'une série chinoise de 59 épisodes, diffusée par la Télévision centrale de Chine (CCTV) en 2009.

¹⁷ On pense par exemple à un dessin attribué à Sheng Du (1357-1434) et visible sur le site du musée de Philadelphie : <https://www.philamuseum.org/collections/permanent/181783.html> (c. le 30-10-2020).

¹⁸ Ce discours était fondé notamment sur les cinq principes suivants : coexistence pacifique ; non-ingérence dans les affaires internes ; égalité et bénéfice mutuels ; non-agression ; respect de l'intégrité territoriale et des autres nations – voir : AURÉGAN (Xavier), « Temps et non-temps de la Chine en Afrique », *Géoéconomie*, vol. 4, n°81, 2016, p. 177-195 ; p. 180.

¹⁹ La note de l'autrice au début du roman insiste sur le caractère fictionnel de son œuvre : « *The Dragonfly Sea is inspired by this historical incident, but it is necessary to emphasize that this is not this young woman's story* » (The Dragonfly Sea est inspiré par ce fait historique, mais il faut souligner que ce n'est pas l'histoire de cette jeune femme) – DF, n.p.

²⁰ Son refus d'exercer la médecine traditionnelle chinoise est explicite : « *What was she ? What she was now certain about : not a Chinese-medicine practitioner* »

Un regard décentré sur la Chinafrique, depuis l'océan et la culture swahilie

Dès l'ouverture du roman, l'océan est placé sous le signe du mouvement qui revêt une double dimension : la migration dans l'espace et la transmission dans le temps, représentées par les libellules :

Pour traverser le vaste océan au sud, des libellules lancées à la poursuite des flots, dont les ancêtres étaient du nord de l'Inde, s'étaient faites passagères clandestines d'un vent matinal tranquille, un de ces vents de mousson de « l'entre-saison » venu du sud-est, le *matlai*. Un jour, en 1992, quatre générations plus tard, ces créatures fugitives se posèrent sur la côte sud-ouest, bordée de mangrove, de l'île d'une petite fille ²¹.

Ces quelques lignes présentent à la fois le motif de la carte, à travers la mention de points cardinaux et intercardinaux (« *south* », « *Northern* », « *southwest* »), et celui de la généalogie (« *forebears* », « *generations* »). Le mouvement sur l'océan est associé aux vents du régime de mousson, dont le « décodage », tant par les hommes que par les libellules, en fait un espace d'interconnexion et d'échanges ²².

L'océan, rebaptisé « mer des libellules » dans le titre du roman, est ainsi détaché du sous-continent indien d'où il tire son nom. Au sein du roman lui-même, cette dénomination est contestée par Ayaana et ses camarades : au nom d'« océan Indien » sur lequel insiste Ari, un étudiant indien, l'Indonésien rétorque « *Ratnakara* » ²³ et Ayaana « *Ziwa Kuu* » ²⁴, avant que l'enseignant ne close le débat : « L'océan de l'Ouest ! Vous êtes en Chine » ²⁵. Cette multiplicité de noms renvoie à la nature de cette étendue océanique : un espace où se croisent et se confrontent de multiples

(Qu'était-elle ? Ce dont elle était à présent certaine : sûrement pas une praticienne de médecine chinoise) – *DF*, p. 279.

²¹ « *To cross the vast ocean to their south, water-chasing dragonflies with forebears in Northern India had hitched a ride on a sedate "in-between seasons" morning wind, one of the monsoon's introits, the matlai. One day, in 1992, four generations later, these fleeting beings settled on the mangrove-fringed southwest coast of a little girl's island* » (*DF*, p. 2).

²² « *The decoding of the secrets of the monsoon regime represented a quantum leap forward in "seaborne connectivity" across the Indian Ocean* » (le décodage des secrets du régime des moussons fut un formidable bond en avant pour la « connectivité maritime » sur l'océan Indien) – VINK (Markus P. M.), « Indian Ocean Studies and the "new thalassology" », *Journal of Global History*, vol. 2, 2007, p. 41-62 ; p. 55.

²³ Le terme signifie « océan » en sanskrit.

²⁴ L'expression swahilie se traduit par « grand lac ».

²⁵ « *The Western Ocean ! You are in China* » (*DF*, p. 289).

langues et mondes, « un monde humain imbriqué, relié par l'autoroute partagée de l'océan »²⁶.

Le choix du titre *The Dragonfly Sea* déterritorialise ainsi l'océan Indien pour l'associer à la migration. Cette perspective s'inscrit dans la lignée de courants historiographiques récents, portés par Michael Pearson et Markus Vink qui prônent une « nouvelle thalassologie » inspirée des histoires mondiales connectées et de la longue durée chère à Fernand Braudel pour étudier l'océan Indien, que la « thalassologie », née dans les années 1980, avait longtemps laissé à l'écart. Ils présentent l'océan Indien comme un espace poreux et connecté, qui lie en réseaux, non sans rupture et discontinuité, un certain nombre de sociétés littorales²⁷, dont celles de l'espace swahili.

S'inspirant du travail de John Elliott sur l'Atlantique, Markus Vink propose ainsi de définir cette « nouvelle thalassologie » comme « l'histoire, au sens le plus large du terme, de la création, de la destruction et de la re-création de communautés, trois phénomènes produits par le mouvement, sur et autour du bassin [de l'océan Indien], de personnes, de biens, de pratiques culturelles et d'idées », une histoire paradoxale, qui rassemble « intégration et fragmentation, les liens qui unissent et les forces qui divisent »²⁸.

Ces études concernant l'océan Indien conduisent de plus à « relativiser l'idée d'une invention européenne du capitalisme » et finalement à présenter cet espace comme une première instance de mondialisation, un système-monde polycentrique qui existait bien avant la pénétration européenne en Asie et en Afrique²⁹.

Il n'est donc pas anodin que, dans le roman, l'océan Indien apparaisse comme le théâtre où se jouent, loin des regards et comme en coulisses de

²⁶ « *An interlocked human world joined by the common highway of the Ocean* » – MCPHERSON (Kenneth), *The Indian Ocean : A History of People and the Sea*. Oxford : New Oxford University Press, 1993, 380 p. ; p. 15.

²⁷ VINK (M.P.M.), « Indian Ocean Studies and the “new thalassology” », *art. cit.*, p. 52. Voir aussi : PEARSON (Michael), *The Indian Ocean*. Oxon : Routledge, 2003, 352 p.

²⁸ « *The history, in the broadest sense, of the creation, destruction and re-creation of communities as a result of the movement, across and around the [Indian Ocean] basin, of people, commodities, cultural practices, and ideas* » ; « [...] *integration and fragmentation, the ties that bind and the forces that divide* » – VINK (M.P.M.), « Indian Ocean Studies and the “new thalassology” », *art. cit.*, p. 59. Il reprend ici les propos de John Elliott au sujet d'une « nouvelle histoire de l'Atlantique » – ELLIOTT (John), « Afterword », in : ARMITAGE (David), BRADDICK (Michael J.), eds., *British Atlantic world : 1500-1800*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2002, 324 p. ; p. 239-240 et p. 249.

²⁹ BEAUJARD (Philippe), « Un seul système-monde avant le XVI^e siècle ? L'océan Indien au cœur de l'intégration de l'hémisphère afro-eurasien », in : BEAUJARD (P.), BERGER (Laurent), NOREL (Philippe), dir., *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*. Paris : La Découverte, coll. Recherches, 2009, 512 p. ; p. 82-148 ; p. 141.

l'Occident, les grands drames mondiaux contemporains. La guerre contre le terrorisme traverse ainsi le récit : Fazul Abdullah Mohammed ³⁰, impliqué dans les attaques contre les ambassades américaines de Nairobi et Dar-es-Salaam en 1998, croise sur l'île de Pate le chemin d'Ayaana et la prend sous sa coupe ; suspecté de terrorisme, Ziriya – fils de Muhidin, lui-même père adoptif d'Ayaana – est enlevé en mer pour être conduit sur l'île britannique de Diego Garcia et y être interrogé et torturé ³¹. Espace où règnent les pirates, l'océan est aussi le lieu où échouent les produits de consommation qui, sortis de leur contexte, font apparaître les excès et l'absurdité du système capitaliste mondialisé ³².

Cette centralité de l'océan Indien explique par ailleurs le choix de placer, face à la Chine et comme représentant de l'Afrique, pour ainsi dire, l'île de Pate. C'est une façon pour Yvonne Owuor de donner à voir la relation avec cette Chine immense et puissante à travers le prisme d'un cosmopolitisme afro-asiatique ancien, ancré dans l'océan Indien et incarné par la culture swahilie ³³. On peut rappeler ici l'attachement d'Yvonne Owuor pour cette dernière : elle a vécu à Zanzibar, où elle a dirigé le *Zanzibar Film Festival* entre 2003 à 2005, et insiste dans ses interviews sur son amour pour la côte et l'océan ³⁴. *A contrario*, pour décrire la Chine, elle s'est uniquement appuyée sur des récits de seconde main, car elle n'y est jamais allée.

³⁰ Ce Comorien (1972-2011) a été le leader d'Al-Qaïda en Afrique de l'Est.

³¹ À propos de ces îles, Françoise Lionnet écrit : « *distant though they are from the western hemisphere, [they] are crucial nodes in the global network of militarized sites that have made perpetual war possible* » (aussi distantes soient-elles de l'Occident, [elles] constituent autant de points nodaux essentiels du réseau des sites militarisés qui rendent possible la guerre perpétuelle). – LIONNET (F.), « Cosmopolitan or Creole Lives ? Globalized Oceans and Insular Identities », in : JEAN-FRANÇOIS (Emmanuel Bruno), ISSUR (Kumari), dir., *D'une île du monde aux mondes de l'île : dynamiques littéraires et explorations critiques des identités mauriciennes : Actes du colloque du 23 juillet 2012, Université de Maurice*, n.p. ; en ligne : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=450> (mis en ligne le 28-05-2013 ; c. le 31-01-2021).

³² Lai Jin raconte ainsi à Ayaana : « *once I saw a car, a Volvo... on a floating island in the middle of ocean [sic]. Like a crazy ghost* » (Une fois, j'ai vu une voiture, une Volvo... sur une île flottant au milieu de l'océan. Comme un spectre fou.) – DF, p. 235.

³³ Comme le note John Middleton, la culture swahilie se caractérise par ces mélanges de populations venues aussi bien d'Asie que de l'intérieur de l'Afrique pour s'installer sur la côte, d'où le débat quant à la nature « africaine » ou « asiatique » de la culture swahilie – MIDDLETON (J.), *The World of the Swahili*. New Haven ; London : Yale University Press, 1992, 254 p. ; p. 14.

³⁴ Voir : ADELMAN (K.), OWUOR (Y. A.), « Crossing the Sea : PW Talks with Yvonne Adhiambo Owuor », *art. cit.*

Face à cette Chine en expansion et « prête à dévorer » le continent africain³⁵, la culture swahilie figure un cosmopolitisme littéraire et culturel situé dans le temps long. La bibliothèque de Muhidin, le marin-poète qui prend Ayaana enfant sous son aile, est caractéristique à cet égard : ensemble, ils lisent la poésie soufie de Rabia al Adawiyya (VIII^e siècle), des poètes persans Rumi (XIII^e siècle) et Hafez (XIV^e siècle), et regardent des films égyptiens et indiens des années 1970. Muhidin transmet à l'enfant des connaissances dans une variété de langues : le swahili, le portugais, l'anglais, l'arabe, le persan et le gujarati (*DF*, p. 43), et insiste sur le lien entre connaissance et langues (*DF*, p. 38).

Autre décentrement, cette fois au sein de l'espace littéraire kényan anglophone contemporain, le roman s'inscrit explicitement et matériellement dans une longue tradition littéraire swahilie. On a, par exemple, une épigraphe extraite d'un long poème en vers de Mwana Kupona, grande poétesse swahilie du XIX^e siècle, dans lequel celle-ci transmet à sa fille une sagesse pratique swahilie ; mais on trouve aussi des proverbes qui précèdent chacune des parties du roman et servent de clés de lecture.

Enfin, le texte, tout en incorporant des passages en swahili, semble reproduire, en anglais, une rhétorique typiquement swahilie, avec ses tournures énigmatiques (*mafumbo*), dont le sens doit être décodé et dont les interprétations peuvent être multiples³⁶.

Une écriture océanique

Dans ce roman où apparaissent les multitudes de langues et de mondes de l'océan Indien, le récit est construit sur une série de migrations, d'allers-retours des personnages, entre la Chine et Pate, en passant par la Turquie, au sein de l'espace plus vaste de l'océan. L'écriture du roman elle-même semble se déployer selon le rythme et les modalités du régime des moussons.

La structure globale du roman présente une alternance de parties (29 au total) qui comportent un nombre plus ou moins important de chapitres (114 au total), ressemblant en cela au flux et reflux de marées plus ou moins fortes. Ainsi, les trois parties les plus longues, présentes à intervalles réguliers, comportent chacune 12 ou 13 chapitres et correspondent aux espaces géographiques distincts que sont Pate (partie 2), l'océan Indien (le voyage en mer, partie 10) et Istanbul (partie 18).

Au niveau intradiégétique, l'image du flux et du reflux correspond également aux mouvements des personnages emportés par la mer et dont

³⁵ « *preparing itself to digest [Ayaana's] continent* » (*DF*, p. 276).

³⁶ La formule « Un bateau est un pont » (« *A boat is a bridge* », *DF*, p. 46) prononcée par Muhidin plonge par exemple Ayaana dans une longue réflexion.

on attend le retour. L'écriture elle-même se déploie de façon organique, non linéaire, déposant çà et là le fragment d'un récit sur lequel on va revenir quelques dizaines de pages plus loin. L'enlèvement de Ziriya, le fils de Muhidin, évoqué plus haut, est l'un de ces épisodes sur lesquels le récit revient, réduisant une distance temporelle à la fois vague et importante (« il y a une éternité », « *eons ago* ») par la reprise de formulations extrêmement proches, comme on le voit ici :

Aujourd'hui, des êtres tout de noir vêtus tordirent ses membres, les attachèrent, lui recouvrirent la tête d'un tissu noir et le jetèrent dans une vedette qui chevaucherait les vagues vers la lointaine île en forme de pied de géant, Diego Garcia, dans l'archipel des Chagos.

Il y a une éternité [...]. Trois êtres en noir l'avaient arraché à son foyer. [...] Ils avaient tordu ses membres, l'avaient attaché, avaient recouvert sa tête d'un tissu noir et l'avaient jeté dans un bateau pour Diego Garcia ³⁷.

De la même façon, la question « Qui êtes-vous ? », posée en anglais et en chinois (« *Who are you ?* » / « *ni shi shei ?* ») aux personnages par l'océan, revient comme un refrain, donnant lieu à des réponses différentes ³⁸. D'autres termes, comme « *harbingers* » (augures, présages) apparaissent comme des nœuds dans le récit, qui donnent lieu à une série de modifications infimes et sont présentés comme autant de signes à déchiffrer, au sein d'un territoire sans cesse reconfiguré par le temps et les saisons ³⁹, comme le montrent ces exemples :

Des augures – les oiseaux portés par le vent du *matlai*, des libellules teintées de soleil, des espadons dansant sous la lune, des mérus grignotant le sable – évoquaient les saisons changeantes de la terre, ses étoiles mourantes et la fonte du temps.

Des augures – des oiseaux portés par le vent du *matlai*, des libellules enivrées de lune et des bancs de dauphins, un lion de mer, les saisons changeantes de la terre.

Ailleurs, des augures – des oiseaux portés par les vents du *matlai* qui coïncidaient avec le départ des mers des thons albacores, des libellules couleur de lune, les signes des saisons changeantes de la terre ⁴⁰.

³⁷ « *Today, black-clad beings twisted his limbs, tied them up, covered his head with a black cloth, and threw him into a waiting launch that would ply waves heading to far-off giant foot-shaped Diego Garcia, in the Chagos Archipelagos* » (DF, p. 118) ; « *Eons ago [...]. Three beings in black had torn him away from his home [...]. They had twisted his limbs, tied him up, covered his head with a black cloth, and thrown him on a boat to Diego Garcia* » (DF, p. 440).

³⁸ On en trouve p. 10, 37, 204, 211, 241, 259, 363, 383, 386, 390, 392 et 468.

³⁹ Il s'agit d'un procédé cher à Yvonne Owuor, qui décrit elle-même le processus d'écriture comme un déploiement organique qu'elle ne contrôle pas. Voir « *The Dragonfly Sea* / Yvonne A. Owuor (Book Chat) », video citée. On retrouve le même phénomène dans son premier roman, *Dust* (2014).

⁴⁰ « *Harbingers – the birds borne on the matlai wind, sun-tinted dragonflies, moon-dancing swordfish, sand-nibbling parrot fish – spoke of the changing seasons of*

À cet égard, l'écriture d'Yvonne Owuor n'est pas sans rappeler le principe de la ritournelle, ce tracé qui revient sur lui-même, se reprend et se répète, procédant ainsi à une forme d'agencement territorial⁴¹. Le récit semble se déployer selon les principes du rhizome, tels que les ont décrits Deleuze et Guattari : principes anti-généalogique, de connexion et d'hétérogénéité, principe de multiplicité. L'océan Indien pourrait ainsi être conçu comme ce milieu « par lequel [le rhizome] pousse et déborde », « constitue des multiplicités »⁴², et cette modalité d'écriture comme une façon de réorienter les discours et les récits par leur ressassement même.

Un roman des traversées

Le motif de la traversée, au centre du roman, se déploie ainsi en déclinant plusieurs réécritures des expéditions de l'amiral Zheng He et sert une remise en cause des discours sur les relations sino-africaines.

Le roman s'ouvre sur l'image d'un premier retour chinois sur l'île : on voit la jeune Ayaana épier l'arrivée de voyageurs depuis la mangrove et croiser le regard d'un mystérieux Chinois sans nom, plus tard surnommé Kitwana Kipifit. On apprend par la suite qu'il est un ancien bourreau du régime qui, épuisé des tortures qu'il infligeait à des opposants toujours plus jeunes, a décidé de tout quitter et de retracer le chemin parcouru par Zheng He :

Il entreprendrait un voyage de récupération qui mettrait les âmes au diapason en ajoutant un postscriptum au septième voyage désastreux du grand amiral, au cours duquel un tiers de sa flotte fut perdu aux tempêtes est-africaines. Il partirait et irait se tenir en un autre endroit du monde⁴³.

earth, of its dying stars, and of melting time » (DF, p. 68) ; « *Harbingers – birds borne on the matlai, moon-drunk dragonflies, and dolphin schools, a sea lion, the changing seasons of earth* » (DF, p. 412) ; « *Elsewhere, harbingers – birds borne on matlai winds that coincided with the departure of yellowfish tuna from the seas, moon-coloured dragonflies, the signs of earth's changing seasons* » (DF, p. 460).

⁴¹ « La ritournelle va vers l'agencement territorial, s'y installe ou en sort. En un sens général, on appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux (il y a des ritournelles motrices, gestuelles, optique, etc.) » – DELEUZE (Gilles), GUATTARI (Félix), *Mille Plateaux. Capitalisme et Schizophrénie 2*. Paris : Éditions de Minuit, 1980, 685 p. ; p. 397 ; nous soulignons.

⁴² DELEUZE (G.), GUATTARI (F.), *Mille Plateaux...*, op. cit., p. 31.

⁴³ « *He would undertake a recovery voyage and create a soul-harmonizing postscript for the great admiral's disastrous seventh voyage, in which a third of the fleet was lost to East African storms. He would go and stand in a different place in the world* » (DF, p. 115).

Ce premier « retour » est ainsi placé sous le signe de la « récupération » (« *recovery* ») d'un passé et d'objets anciens ⁴⁴ (et peut-être de descendants), ainsi que d'un apaisement spirituel (« *soul-harmonizing* ») qui fait aussi office de rédemption et de réinvention personnelle pour le personnage. À ce premier retour succède, une dizaine d'années plus tard et à la suite des découvertes de Kitwana Kipifit, l'arrivée d'une délégation chinoise, des « visiteurs » porteurs de présents, à la recherche d'un émissaire à même de représenter l'amitié, voire les liens de sang qui unissent la Chine et l'Afrique. Ils sont reçus avec l'hospitalité dont Pate est coutumière, mais le contenu nébuleux de leur discours, avec la référence à une « dette de gratitude » dont « il n'était pas clair à qui, des hôtes ou des visiteurs, revenait le fardeau » ⁴⁵, révèle l'ambiguïté du projet. La dette financière évoquée plus haut est ainsi reconfigurée dans le texte en une dette ancienne et symbolique, mais non moins ambivalente.

La vision officielle – chinoise – de Zheng He est d'abord contestée dans le texte par un fonctionnaire de l'île qui présente ses expéditions comme des entreprises coloniales violentes, signes de l'expansionnisme de l'empire chinois ⁴⁶ :

N'était-il pas un militaire dont le rôle était de faire croître un empire ? N'était-il pas dans nos eaux dans le but de prélever un tribut ? N'a-t-il pas menacé les nôtres ? Les nôtres ne furent-ils pas contraints à livrer ce qu'il exigeait, ou à risquer la guerre ? Est-ce à celui-là que vous faites référence ? ⁴⁷

Enfin, lorsque la délégation officielle se présente à Munira, la mère d'Ayaana, son discours choral et répété reprend certes les éléments de langage du discours chinois et présente Ayaana comme une ambassadrice d'un passé commun et d'un futur à partager, mais n'est pas sans inquiétants implicites :

« Une mer éternelle unit nos peuples », entonna l'homme pour conclure.
« À cause de l'eau, notre destinée est une. Les liens de la destinée enchaînent nos pieds.

⁴⁴ Cette idée n'est pas sans faire écho aux débats actuels à propos de la restitution des objets d'art, de sépultures et d'artéfacts africains.

⁴⁵ « *The visitors [...] spoke of a debt of gratitude. It was not clear whose burden the debt was ; guest or host* » (DF, p. 152).

⁴⁶ La façon dont sont décrites ces expéditions (entreprises coloniales, simples échanges commerciaux) varie selon les historiens, qui s'accordent néanmoins sur la volonté de rayonnement de l'empire chinois, mais soulignent que ces expéditions furent sans doute moins violentes que celles des Portugais – voir : SALMON (Claudine), PTAK (Roderich), eds., *Zheng He : Images & Perceptions / Bilder & Wahrnehmungen*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, coll. South China and Maritime Asia, 2005, 176 p.

⁴⁷ « *Was he not a military man whose role was to grow an empire ? Was he not in our waters for the purpose of extracting tribute ? Did he not threaten our people ? Were not our people forced to deliver what he demanded, or risk war ? Is this the one to whom you refer ?* » (DF, p. 153).

– Oui », reprit l'homme de Nairobi.

« Les liens de la destinée ? » Munira fronça les sourcils.

La femme parla lentement : « La Chine est dans votre sang. » Et elle regarda Munira comme si celle-ci était une chère parente ⁴⁸.

L'image des liens du sang (« *blood* », « *relative* ») se superpose ici à celle des pieds liés (« *the string of destiny binds our feet* »), qui n'est pas sans évoquer la contrainte et les chaînes de l'esclavage (*bondage* en anglais). Les échos d'une autre traversée de l'histoire africaine semblent résonner dans le discours chinois et en révéler le caractère menaçant.

La seconde traversée est celle d'Ayaana, désignée comme « Descendante », qui refait à son tour le trajet parcouru par Zheng He sur l'océan Indien pour rejoindre la Chine, à bord d'un navire de marchandises (« *cargo ship* ») réquisitionné pour l'occasion et rebaptisé « *Guolong* », dragon de la nation. Le navire est piloté par le capitaine chinois Lai Jin, qui devient l'amant d'Ayaana. Au cours de cette traversée, Ayaana est sans cesse surveillée et accompagnée par sa sévère chaperonne Shu Ruolan, qui lui enseigne certes le chinois, mais cherche surtout à la modeler en parfaite femme chinoise en lui inculquant les bonnes manières. À ce titre, Ayaana apparaît davantage comme une captive qu'il faut civiliser que comme une réelle ambassadrice, ainsi que la présentait le discours officiel. Le cargo contient également, en écho aux expéditions de Zheng He, deux girafes, qui sont cette fois-ci exportées illégalement à la demande d'un fonctionnaire chinois haut placé et corrompu. On est loin du don ou du tribut : il s'agit bien du pillage pur et simple des ressources africaines. La reprise du motif de la traversée de Zheng He sert donc à remettre en cause les récits officiels et leurs répercussions sur les liens contemporains entre Chine et Afrique.

Cette traversée est longue et pleine de dangers : le navire subit une attaque de pirates, essuie une tempête qui tue les girafes et manque de tuer Ayaana, secourue par Lai Jin. C'est aussi un passage initiatique pour Ayaana qui y découvre sa sensualité avec Lai Jin et se lie avec les autres passagers : l'excentrique Dalashka originaire du Kerala, et Ngoreng, un mercenaire congolais au passé douloureux. À l'instar de l'océan Indien, le navire figure un espace cosmopolite où se rencontrent Asie et Afrique.

Arrivée en Chine, Ayaana tente de se plier aux injonctions de ses tuteurs et de se conformer à leurs attentes : elle apprend le mandarin et porte à travers le pays les discours officiels sur l'amitié sino-africaine, vêtue de tenues traditionnelles chinoises ; elle répète les éléments de langage qu'on

⁴⁸ « "An eternal sea unites our people", concluded the intoning man. / "Because of the water, we are one destiny. The string of destiny binds our feet." / "Yes", echoed the Nairobi man. / "String of destiny ?" Munira frowned. / The woman spoke slowly : "China is in your blood." And she looked at Munira as if she were a dear relative » (DF, p. 156).

lui inculque et qu'on lui demande de rectifier au moindre écart. Sa vision de la Chine est celle d'une nation en effervescence où tout est à vendre :

Quand elle se rendit à Pékin, [...] elle s'attarda, emportée par le vortex, par le tourbillon, une ville du monde, pour le monde entier. Elle vit le commerce, le divertissement, ce qui s'y jouait, s'y choisissait, y faisait éruption, advenait ; bruit, couleurs, foules, odeurs. [...] Ni la place ni le temps de s'arrêter et s'exclamer. Mouvement incessant. Tout était à vendre ou paraissait à vendre ⁴⁹.

En écho aux préjugés de certains personnages sur le régime alimentaire chinois ⁵⁰, la Chine est aussi présentée comme un organisme omnivore et immense, toujours en mouvement et en pleine expansion capitaliste.

Dès lors, la vision de l'océan que lui transmettent les enseignants de l'université de Xiamen est portée par les mots-clés du développement économique et s'oppose à celle, poétique et intime, que lui ont transmise Muhidin et Fundi Medhi ⁵¹, deux figures de marins-poètes qui rappellent celle du poète zanzibarite Haji Gora Haji. Aux outils modernes de navigation s'oppose une « poésie navigationnelle » (« *navigational poetry* » ⁵²), inspirée à l'autrice par les marins du fleuve Congo et dans laquelle l'homme dialogue avec les éléments, est guidé par sa voix et son chant.

Cet écart fait apparaître à Ayaana la fiction de son identité chinoise et la plonge dans une profonde dépression, décrite comme une noyade, une dissolution de son identité. Pour Ayaana, hantée par le souvenir de son île natale, ce séjour en Chine est le déclencheur de l'ultime voyage qui la ramènera à Pate.

⁴⁹ « *When she went to Beijing, [...] she lingered, whirled by the vortex, the flurry, a city of the world, for all the world. She witnessed the trading, entertainment, performing, choosing, erupting, becoming ; noise, colors, crowds, scents. [...] No space or time to stop and exclaim. Ceaseless movement. Everything was on sale and seemingly for sale* » (DF, p. 271-272).

⁵⁰ « *Ayaana would have to eat dogs, cats, donkeys, pig and pork ; pig balls and feet ; sow ears and sharks ; cow and goat udders ; rabbit heads. Things that move and things that should not move : stones, scorpions, rats, foxes, snakes, spiders, and crickets* » (Ayaana devrait manger du chien, du chat, de l'âne, du cochon et du porc ; des testicules et des pieds de cochon ; des oreilles de truie et du requin ; des pis de vaches et de chèvres ; des têtes de lapins. Des choses qui bougeaient et d'autres qui ne devraient pas bouger : des pierres, des scorpions, des rats, des renards, des serpents, des araignées et des grillons) – DF, p. 157-158.

⁵¹ Voici, par exemple, comment Fundi Mehdi est décrit : « *He was the almost mute shipbuilder and long-ago wind-whistler – one of the few who could summon sea winds by intent and melody* » (C'était un homme quasi-muet qui construisait des bateaux et était un ancien siffleur de vents – une de ces rares personnes capables de convoquer les vents marins par le pouvoir de la volonté et de la mélodie) – DF, p. 24.

⁵² Voir : « *The Dragonfly Sea / Yvonne A. Owuor (Book Chat)* », video citée, 10'22.

Des filiations rhizomatiques

En remettant en question les discours officiels chinois et en révélant la fiction de cette ascendance chinoise, le roman brouille constamment les généalogies : la filiation et l'appartenance semblent sans cesse à re-cartographier et à réinventer. On découvre ainsi que le père biologique d'Ayaana est en réalité un homme d'affaires indonésien véreux, employé par une compagnie minière au sud de Mombasa, qui a séduit puis violé sa mère Munira avant de l'abandonner. Munira est contrainte de rentrer à Pate, où elle est déshéritée par sa famille riche et aux relations très étendues : elle perd son patronyme et est abandonnée à son sort de femme déshonorée et rejetée, une *kidonda* (la blessure, la plaie en swahili).

Ayaana, à qui sa mère n'a jamais parlé de son père, en choisit un en Muhidin, rentré à Pate après vingt-sept ans passés en mer. Elle prend son nom auquel elle ajoute celui, secret et céleste, que lui donne sa mère : *wa Jauza* (fille d'Orion – la constellation – *DF*, p. 37). Munira épouse d'abord le fils de Muhidin, Ziriyaab, qui devient ainsi à la fois le frère adoptif et le beau-père d'Ayaana, avant de disparaître en mer. Ensuite, elle épouse Muhidin, père adoptif d'Ayaana, avec qui elle a une fille, avant qu'il périsse à son tour en mer avec Kitwana Kipifit.

Cette généalogie brouillée, aux ramifications tantôt occultées ou sectionnées, tantôt choisies ou inventées, se retrouve dans l'histoire de Lai Jin, puisque sa mère Nara est répudiée par son père car elle ne correspond pas à l'idéal chinois de l'épouse permettant à son mari une ascension au sein du parti : artiste-céramiste libre, d'ascendance japonaise et ouïghoure, elle est internée par son mari alors que Lai Jin est enfant. À la mort de sa femme dans un incendie, Lai Jin rompt à son tour avec la riche élite économique de l'époque *gaige kaifang* (époque d'ouverture économique chinoise) et voue sa vie à l'océan sous la protection de la déesse de l'océan Mazu, comme Zheng He avant lui. Emprisonné à son arrivée en Chine pour avoir perdu les girafes en mer, il se réfugie dans une maison qui avait appartenu à sa mère et renoue avec l'héritage maternel en devenant à son tour céramiste. Enfin, il finit par rejoindre Ayaana à Pate, où il se convertit à l'islam sous le nom de Jamal et épouse Ayaana, comme un double contemporain des marins chinois du xv^e siècle (*DF*, p. 475).

Si l'on retrouve les stéréotypes chinois sur l'Afrique et les clichés africains sur la Chine chez les personnages secondaires du roman, comme chez Shu Ruolan (*DF*, p. 189) ou Mama Suleiman (*DF*, p. 157-158), ce qui lie Lai Jin et Ayaana est, davantage qu'une histoire d'amour interracial parsemée d'obstacles à surmonter, leur attachement à l'océan et cette capacité à se réinventer, à se dessiner des généalogies électives.

Ainsi, plus qu'un roman de la Chinafrique, *The Dragonfly Sea* est un roman des mondes multiples de l'océan Indien, écrit comme une carte mouvante et sans cesse renouvelée, et il semble en cela opposer, à la car-

tographie de l'expansion capitaliste et néo-coloniale, celle, affective et intime, de l'appartenance ⁵³. La fiction travaille ainsi les discours officiels qui entourent la relation sino-africaine. En présentant Ayaana comme un double inversé de Zheng He, le roman invite en outre le lecteur à repenser la place des Africains par rapport à l'océan (et donc dans le monde), à dépasser une représentation qui les réduirait soit à « des marchandises à bord du bateau d'un autre », soit à des « pêcheurs côtiers ». En cela, il semble proposer un nouvel imaginaire face à ce que l'autrice nomme l'« amputation d'un imaginaire maritime » subie par les Africains ⁵⁴.

Aurélie JOURNO ⁵⁵

⁵³ « *Cartography, not of possession, but of [...] belonging* » (DF, p. 478).

⁵⁴ « *The worst possible thing was [...] the amputation of the African from a maritime imagination, the assumption even to this day that the engagement of Africans with water is as cargo on somebody else's boat or as a shallow water fisherman* » – « The Dragonfly Sea | Yvonne A. Owuor (Book Chat) », video citée, 14'00.

⁵⁵ Université Sorbonne Paris Nord.